

prenait pas goût à son métier. Ce que l'enfant désirait avant tout, c'était d'apprendre à lire. Quand on lisait devant lui, il restait comme en extase, et, quand on avait fini, il serait demeuré des heures entières à examiner ces petits points noirs qui disaient tant de choses curieuses, tant d'histoires amusantes...

Mais Trapassi connaissait à peine les lettres de l'alphabet et n'avait pu donner d'autre science à son fils. Quant à l'envoyer à l'école, il n'y fallait pas penser ; l'enfant lui rendait trop de petits services, pour qu'il consentit à s'en priver.

Avec cette simple connaissance des lettres, Piétro s'exerçait à lire les enseignes des boutiques et les vieilles inscriptions tracées sur les ruines. Il profitait pour cela des courses que son père lui donnait à faire ; mais il lui fallait se hâter, car Trapassi savait au juste combien de minutes étaient nécessaires pour aller de la place du Peuple au Ghetto, et du Vatican à la porte Saint-Paul ; aussi, lorsque l'enfant s'était oublié dans ses études sur la voie publique, il se prenait à courir pour regagner le temps perdu et s'estimait heureux d'en être quitte pour une réprimande.

Mais Piétro faisait peu de progrès, malgré ses efforts. Un jour qu'il s'évertuait à déchiffrer une enseigne, un petit mendiant s'approcha de lui et se prit à le railler de ce qu'il ne savait pas lire. — "Veux-tu me l'enseigner, toi qui sais si bien ?" lui demanda Piétro.

— Volontiers ; mais qu'est-ce que tu me donneras ?

Le pauvre Piétro n'avait rien à donner. Après avoir réfléchi, il pensa qu'il lui serait possible de se passer de son maigre déjeuner.

"Je te donnerai tous les jours un bon morceau de pain, lui dit-il.

— Tout sec ? fit dédaigneusement le petit mendiant.

— Oh ! tu verras comme il est bon ! dit Piétro craignant de se voir refuser.

— Tu n'as rien autre chose ? — Hélas ! non.

— Va pour le morceau de pain ! Tu te trouveras ici tous les jours, et nous étudierons ensemble."

Piétro lui serra la main avec reconnaissance, et la première leçon fut prise séance tenante sur la boutique d'un limonadier, qui avait fait écrire sur ses volets le détail de ce qui se vendait dans son établissement.

Le lendemain et les jours suivants, Piétro exécuta fidèlement sa promesse. Au moment du déjeuner il trouvait un prétexte pour ne pas manger en même temps que le reste de la famille et, dès qu'on l'envoyait en course, il allait porter son pain à son petit professeur. Il eut plus d'une fois les oreilles tirés au retour pour avoir trop tardé, mais il se consolait en songeant qu'il lirait bientôt couramment.

En effet, cela ne tarda pas à arriver. Mais ce n'était pas tout de savoir lire, il fallait se

procurer au moins un livre pour user de son savoir, et pour lui ce n'était pas chose facile. Il s'arrêtait parfois de longues heures aux vitres des librairies, admirant tous ces livres réunis dont il ne pouvait lire que les titres. Combien il enviait les enfants qui pouvaient entrer dans ces boutiques, et plus encore ceux qui se rendaient à l'école ayant sous le bras un paquet de livres qu'il leur était permis de feuilleter tout à leur aise ! Mais il ne trouva personne qui fût disposé à lui en prêter en échange de son déjeuner.

Son père lui donnait parfois quelque menue monnaie, le dimanche, lorsqu'il avait été bien content de lui. Jusque-là Piétro en avait acheté des joujoux ou quelque friandise, pour se dédommager de la maigre chère qu'il faisait pendant la semaine. Mais quand le désir de s'instruire se fut emparé de lui, il se priva de ces petites satisfactions, et entassa soigneusement ses quatrini(1). A chaque petite pièce qu'il ajoutait à la précédente, Dieu sait comme le cœur lui battait. Un jour enfin, il crut en avoir assez pour entrer, lui aussi, dans la boutique du libraire, et acheter un de ces volumes qui lui faisaient tant d'envie. Son choix était fait du reste. Entre tous les titres qu'il avait lus, il en était un qui lui plaisait singulièrement, et, en entrant dans la boutique, il demanda la *Jérusalem délivrée*.

Malheureusement le livre coûtait plus qu'il ne possédait. Il s'en retournait le cœur gros, lorsque le libraire le rappela. Il avait vu sur la figure de l'enfant de si bons sentiments qu'il lui permit d'emporter le livre désiré, à la condition qu'il achèverait de le payer quand il le pourrait.

Inutile de dire combien ce livre fut choyé, comme il partagea le lit de son jeune possesseur, comment il fut feuilleté et médité. Piétro ne le comprenait pas tout entier, tant s'en faut, mais ce qu'il en comprenait, il le relisait sans cesse, il l'apprenait par cœur, il le déclamait, il le chantait.

Un jour, — c'était en hiver, — une pauvre petite fille, les mains et le visage bleus de froid, s'était blottie au pied d'un des arbres qui bordent le *Corso*, grande promenade de Rome, attendant tristement qu'on lui jetât une aumône. Personne ne semblait l'apercevoir, et elle n'avait pas encore reçu un quatrino. Piétro en avait grand pitié, mais il ne pouvait lui donner ce qu'il n'avait pas. Après avoir longtemps hésité, il se décida à monter sur une borne et à déclamer un passage de son livre dans lequel on déplore le sort d'une pauvre jeune fille. Puis, bientôt, trouvant que ces vers n'expliquaient pas suffisamment la situation, il y en ajouta d'autres qu'il improvisait à mesure. Des promeneurs furent bientôt réunis autour de lui, et, comme il savait pas cœur les vers de la *Jérusalem délivrée*, ils n'eurent pas de peine

(1) Quatrini : pièce de monnaie valant un centime.